

Conte pour le Vendredi Saint

LE PARDON

PARCE que Dolorès a séduit son amant,
Juana, sombre, a fait le solonnel serment
De tuer sans pitié sa rivale adultère.

Et depuis dix longs mois, tremblante et solitaire,
Murée en sa terreur comme en une prison,
Dolorès n'a franchi le seuil de sa maison.
A toute heure du jour, jamais lasse, accroupie
Dans l'ombre, l'autre est là, farouche, qui l'épie,
C'est en vain qu'un été se passe, c'est en vain
Qu'un automne s'achève et qu'un hiver prend fin,
En vain qu'avril renait et qu'un peu de verdure
Refleurit aux flancs nus des monts d'Estramadure,
Car toujours Juana, qui ne pardonne point.
Guette, la haine aux dents et le poignard au poing.

Or un jour Dolorès s'éveille dès l'aurore.
Des cantiques joyeux vibrent dans l'air sonore.
Le long des chemins creux tout baignés de printemps,
Deux par deux, trois par trois, pieds nus, des pénitents,
Cœurs simples qu'une foi mystérieuse appelle,
S'en vont à travers champs vers une humble chapelle,
Où repose un grand Christ rapporté d'Orient.
Dans la limpidité du matin souriant,
On ne sait quel espoir de renouveau palpète,
La terre même ainsi qu'une âme ressuscite.
Et Dolorès se dit : "C'est le vendredi saint.
C'est le jour où, suivant un vieil usage, ceint
De langes, seul debout dans la foule en prière,
Le prêtre étend le Christ sur la table de pierre,
Et tous les pénitents, pleins d'un pieux émoi,
Baisent dévotement le crucifix. . . Mais moi,
Moi deux fois pécheresse et deux fois condamnée,
N'aurais-je point ma part de grâce, cette année,
Et quant tous chantent, seule en mon triste abandon,
Resterai-je à l'écart des sources du pardon ?...
Non. J'irai prier Dieu, puis, si je meurs, qu'importe ! "

Ces mots dits, Dolorès se lève, ouvre sa porte,
Sort et va se mêler aux flots des pèlerins.
Déjà l'air pur des champs, la paix des cieux sereins,
La grisent, quand soudain, au détour d'une sente,
Ayant vu Juana s'avancer menaçante,
Elle tombe les bras en croix sur le chemin.

Et comme Juana, le poignard à la main,
Hésite à la frapper : "*Eleisai* ! lui dit-elle.
O femme ! je t'ai fait une injure mortelle,
J'implore ta pitié. Je tombe à tes genoux."

Et Juana lui dit : "Ma sœur embrassons-nous.
Tout renait. L'air est plein d'une tendresse immense.
La haine dans mon cœur fait place à la clémence.
C'est aujourd'hui le jour où Jésus pardonna."

Aussitôt, reprenant sa route, Juana,
Repartit, le cœur plein d'une joie ineffable.
Mais quand, pâle, elle alla prier devant la table
Où reposait le corps du Seigneur, tout à coup
Elle sentit deux bras s'enlacer à son cou,
Et, l'attirant un peu vers son étroite couche,
Le Christ, très doucement, la baisa sur la bouche.